

## Brèves littéraires

*Brèves*

# La disparition

Françoise Khoury

Numéro 54, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5257ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Khoury, F. (2000). La disparition. *Brèves littéraires*, (54), 45–49.

## FRANÇOISE KHOURY

### *La disparition*

Tant que je n'aurais pas la preuve je n'y croirais pas. Essaie d'oublier, il est mort depuis longtemps, c'est ce que tout le monde n'a cessé de me répéter depuis douze ans, mais je n'en crois rien, ce n'est pas possible, il y a encore de l'espoir, il est peut-être vivant, on ne sait jamais, il y a une petite chance, si personne ne veut y croire tant pis, moi j'y crois, je veux voir un corps, mort ou vivant, je veux voir son corps, sinon je n'y crois pas.

Il a été enlevé un soir. C'est ce qu'on pense mais il n'y a aucune preuve. Il a dû être enlevé et emmené dans un lieu inconnu. Si ce n'est pas ça, qu'est-ce que ce serait ? Et depuis je n'ai aucune nouvelle. Pendant des mois j'ai écumé tous les postes de police et j'ai passé des heures et des heures dans les morgues de tous les hôpitaux. Mais rien, jamais rien, pas un seul petit indice, pas une seule minuscule piste. Je n'ai aucune colère ou tristesse puisque je sais qu'en parcourant la ville méthodiquement je finirai bien par mettre la main sur un signe.

Avec le temps, ses amis l'ont oublié, personne n'appelait plus pour venir aux nouvelles, ils pensaient tous qu'il n'y avait plus d'espoir et ils semblaient avoir

honte de me parler de lui, de me demander s'il y avait du nouveau, alors ils ont préféré ne plus appeler du tout, ils l'ont effacé de leur mémoire. Je suppose que pour eux c'est comme s'il n'avait jamais existé. Les rares fois où je croise l'un d'eux dans la rue, il change de trottoir pour m'éviter. Je n'y accorde plus d'importance, ça ne me fait même plus mal. Moi je n'ai pas oublié; non seulement il a existé, mais il est peut-être encore vivant. C'est eux qui n'existent plus pour moi, ce n'est pas parce qu'ils ont tous disparu que lui n'est plus.

Même mes voisins ne me parlent plus, comme si j'étais devenue pestiférée, comme si j'allais leur transmettre une maladie contagieuse. Au début, ils étaient gentils et chaleureux, ils insistaient pour m'inviter à partager leur repas et leur soirée. Ils me consolait, m'entouraient et me suppliaient d'oublier. Mais j'ai tenu bon, j'ai résisté, je n'ai pas oublié, je ne le veux pas. Oublier, comment est-ce qu'ils pouvaient me demander ça, alors qu'il est sans doute encore vivant. Mais si tous l'ont effacé de leur mémoire, il faut bien que je me souvienne, moi, pour qu'il reste vivant. D'ailleurs il l'est sans doute, puisqu'on n'a pas retrouvé le corps.

Je ne sors jamais sans sa photo, elle est toujours dans mon sac à main, une des dernières photos prise de lui quelques mois avant sa disparition, une photo où il rit, il venait d'avoir vingt ans, il est si beau si joyeux, mon bébé, et cette photo, je la garde sur moi, on ne sait jamais, je peux en avoir besoin à tout moment pour la montrer à quelqu'un croisé au hasard dans la rue, qui

pourrait me donner de ses nouvelles, qui l'aurait aperçu quelque part. Il m'arrive parfois de rentrer dans un magasin et de la montrer aux vendeurs ou aux clients, de leur demander s'ils ne l'ont pas vu, s'ils ne savent pas des choses, où il peut bien être, je leur demande s'ils pensent qu'il est encore vivant, mais ces gens me regardent toujours d'une drôle de façon, bon, tant pis pour eux, moi je leur dis que je crois qu'il est vivant; tant que je n'ai pas vu son corps, il est vivant.

Mes cousins c'est pareil, pendant des années ils ont insisté pour que je déménage, ils disaient qu'il ne fallait pas rester dans la même maison remplie de souvenirs, des souvenirs de son enfance et de toutes les années qui ont suivi, ils disaient que les souvenirs c'est mauvais pour la santé mentale, que ça empêche d'oublier, mais qu'est-ce qu'ils ont tous avec leur obsession de vouloir oublier. Déménager, mais quelle idée, comment pouvaient-ils me demander ça ? Si je les avais écoutés je n'ose penser à ce qui aurait pu se passer, il aurait pu revenir un jour, ne trouver personne, ne plus savoir où aller, être perdu. Je ne bougerai pas de là tant que je ne l'aurai pas retrouvé. Le chemin de la maison est immuable et doit le rester. D'ailleurs, moi, les souvenirs ça ne me dérange pas, au contraire ça me maintient en vie, ce sont mes cousins qui me dérangent, et je les dérange aussi, c'est pour ça qu'on ne se voit plus depuis longtemps.

Les souvenirs, les objets, je ne pourrai pas vivre sans, surtout le petit pantin de chiffon. Je le pose sur ma poitrine tous les soirs et je reste sans bouger de longs

moments, je m'endors ainsi. D'abord je lui parle, comme il lui parlait lorsqu'il était enfant, n'aie pas peur, n'aie pas peur qu'il disait et moi je dis la même chose, n'aie pas peur, n'aie pas peur il va revenir, bientôt, tu verras, ce sera comme avant. Son odeur en est encore imprégnée, je hume depuis si longtemps qu'elle va finir par disparaître cette odeur, mais je la respire à petits coups, justement pour que ça ne s'évanouisse pas, que ça reste jusqu'à ce que je le retrouve.

Je le sais bien que les garnements du quartier m'appellent la folle, quelle bande de vauriens, lui, mon bébé, c'était le plus bel enfant, le plus doux, le plus gentil, toujours souriant, quand le soir tombait il me disait, regarde, les étoiles se sont allumées, et je continue de regarder les étoiles toutes les nuits, seule, il doit bien les voir lui aussi de là où il est, les étoiles c'est pour tout le monde, ça enveloppe de grandes étendues de terre, je suis sûre qu'il les voit parce qu'il est vivant.

Ma famille m'octroie une pension, je ne la vois plus depuis longtemps mais elle me verse une petite somme d'argent, c'est comme ça que je vis, avec très peu, mais je n'ai pas besoin de beaucoup, je suis si occupée, mes journées sont pleines et je n'ai pas le temps de travailler non plus, il faut que je sillonne les rues de la ville, il y a encore tant de magasins où je ne suis pas entrée demander s'ils l'ont aperçu, il y a tant de gens dans les rues à qui je dois montrer sa photo, je rentre exténuée tous les soirs, et je retrouve le bout de papier que j'ai coincé dans la porte en partant le matin, un petit mot où je note l'heure à laquelle je serai

de retour, on ne sait jamais, il pourrait arriver entre-temps et s'inquiéter, je ne veux pas qu'il trouve porte close, il doit savoir que je l'ai attendu, et il n'a peut-être plus la clé, depuis le temps il a dû la perdre.

Je sais que ma famille est fatiguée de m'entretenir, on me l'a fait savoir, par l'intermédiaire d'un notaire, qu'ils aimeraient bien récupérer la maison pour la vendre, ils ont bien trop peur de me le dire en face, eux aussi semblent gênés par moi, elle est bien trop grande pour toi seule qu'ils ont dit, ils veulent que j'aie dans un appartement plus petit, ou mieux une pension, ils croient que je serais bien entourée, ils croient que j'ai besoin d'être soignée, ils disent n'importe quoi, tout ça c'est des prétextes pour récupérer la maison, mais je ne bougerai pas de là, indéracinable comme un roc, ils n'ont qu'à m'apporter une preuve, parce que sans preuve moi je ne bouge pas, et la preuve c'est un corps mort, mais ça ils ne pourront jamais l'avoir. Personne ne peut avoir cette preuve parce qu'il est vivant.